

Résilience

Tout a commencé il y a quelques semaines, peut-être quelques mois, lorsque j'ai reçu un mail de ma petite-nièce, Caroline. Elle me demandait si je voulais que sa fille, mon arrière-petite-nièce donc, vienne me rendre visite une fois par semaine, le samedi par exemple, pour me tenir compagnie. *« Maman m'a dit que vous ne sortiez plus et j'ai pensé qu'un peu de compagnie serait la bienvenue. Ma fille a tout de suite accepté, cela lui fera plaisir de vous voir... Nous habitons à quelques rues de chez vous, elle pourra venir à pied. Enfin, à condition que vous acceptiez, bien sûr »*. Je dois dire que je me sentais... offensée. Il est vrai que je ne sortais plus, mais je n'avais besoin de l'aide de personne et encore moins si c'était par pitié. Et puis, toute l'agitation liée à la jeunesse, très peu pour moi. J'ai accepté par politesse mais j'étais en colère et décidai que je ne lui parlerais pas, de faire semblant que j'étais muette donc, et aussi sourde, pour que ce soit vraiment réaliste. Je voulais me montrer désagréable pour qu'elle quitte le plus tôt possible mon chez-moi, et grâce à mon petit stratagème j'étais persuadée que je ne la verrais qu'une fois.

Le samedi suivant pourtant me prouva le contraire. Elle arriva cinq minutes en avance, ce qui me surprit agréablement pour une jeune de son âge. Elle entra par la porte de derrière, restée ouverte comme prévu. « Bonjour, Madame Marion, c'est moi, Louise ! ». Je restai bien calée dans mon fauteuil, cachée derrière mon journal et, comme convenu avec moi-même quelques jours plus tôt, je ne dis rien. Je ne levai même pas les yeux quand elle entra dans la pièce. « Rester distante, ne pas sourire, ne pas entendre », me répétais-je en boucle. Mais il me fût bien difficile de rester froide face à cette ravissante jeune fille qui avait le sourire aux lèvres et parlait avec tant d'entrain. « Bonjour, Madame, vous m'entendez ? » fit-elle en s'approchant du fauteuil. « Ma-da-me ! » Elle s'agenouilla auprès de moi, me forçant à la regarder. « Je suis là, je suis Louise, votre arrière-petite-nièce. Vous m'entendez ? » Très concentrée, je la regardais en souriant poliment, comme si je ne comprenais pas ce qu'elle me voulait. Elle se releva et dut se rendre à l'évidence : je ne l'entendais pas.

—Maman ne m'avait pas dit que vous étiez sourde, réfléchit-elle tout haut. Ou mal entendante, peut-être ? Enfin, elle se disait sûrement que je n'accepterais jamais de vous tenir compagnie en sachant que vous ne m'entendriez pas. Ce n'est pas grave, vous m'avez l'air bien gentille quand même. Cela ne vous dérange pas si je vous parle même si vous ne saurez pas répondre ? Cela m'occupera, et puis cette maison me semble bien calme.

« Décidément, me dis-je, cette petite est plus coriace que ce à quoi je m'attendais. Enthousiaste, volontaire... » Je ne m'attendais pas à être éprise de sympathie envers ma visiteuse et je dois dire que j'en fus fort déstabilisée. Mais je n'oubliais pas pour autant mon rôle : ne pas réagir, ni sourire, ni répondre quand elle parlait. Juste rester ainsi, une expression ébahie collée sur le visage.

Cette petite n'avait pas fini de m'étonner : elle revint la semaine suivante, une boîte en main, et se montra toujours aussi gaie.

—Maman ne se souvenait pas que vous ne saviez pas entendre, mais la dernière fois qu'elle vous a vue remonte à quand elle était enfant et il se pourrait bien que sa mémoire ne soit plus très fiable. Enfin bref, j'ai apporté du chocolat. Vous aimez ?

La semaine qui suivit cependant, elle arriva plus calme que d'habitude. Elle s'assit simplement à côté de moi, en silence, puis finit par dire à voix basse, en regardant ses mains :

—Papa devait venir me chercher après l'école hier après-midi, nous devions aller au cinéma tous les deux. Mais il n'est jamais venu. Il dormait sans doute depuis plusieurs jours et ne s'est pas réveillé.

« C'est... C'est lourd. Il ne parle presque plus, ne sort presque plus. Il dort des journées et des nuits entières puis travaille des nuits et des journées entières. Puis il se remet au lit pour récupérer. Il ne parvenait plus à soutenir maman pour gérer la maison, alors il est parti vivre seul dans un petit appartement pas très loin d'ici. Il ne va pas bien du tout au point d'avoir des pensées suicidaires et son départ était aussi une sorte de dernière chance pour lui de reprendre la main. Mais il est seul là-bas, et je ne peux m'empêcher de penser que ce serait tellement facile pour lui, un soir de détresse, de... »

—Enfin, reprit-elle en levant la tête, je ne sais même pas à qui je parle. C'est ridicule.

Elle se leva brusquement pour aller prendre dans le salon une petite feuille qu'elle plia pour en faire une souris. Tout en attaquant un nouveau pliage, elle reprit à voix haute le fil de ses pensées, sans trop s'en rendre compte :

—Pourtant, parfois, il fait des courses, il parle avec nous, il vit, tout simplement. Alors je ne comprends plus : comment serait-ce possible de ne plus vouloir vivre tout en continuant de vivre ? Ce serait atrocement douloureux ! Alors je me dis qu'il n'a plus d'idées noires. C'est comme si, inconsciemment, mon cerveau me disait : « Faisons semblant encore un peu ». Puis, le soir, quand tout est éteint, quand la roue cesse de tourner, le doute revient, et la vérité avec : oui, il a des idées noires. Mais quand, comment ? Le doute reste présent, l'espoir surtout, il refuse de partir, s'accroche, s'accroche en moi sans que je puisse faire quoi que ce soit, en grandissant lorsque papa se lève et vit. Mais cela ne dure jamais longtemps : quelques jours plus tard je le vois à nouveau dormir dans le salon des journées entières, rester sur son téléphone au lieu d'être avec nous ou partir loin, dans des pensées sombres et lugubres. Il ne va pas mieux et le bout du tunnel est bien loin. C'est douloureux, d'espérer. Ça l'est aussi de ne pas le faire. Vous ne trouvez pas ?

Comme à chaque fois qu'elle s'adressait à moi sans réellement attendre de réponse de ma part, je prenais soin de tourner la tête vers la fenêtre, de faire mine de ne pas entendre bien sûr, car au moindre faux pas je risquais de perdre ma crédibilité. Mais cette jeune fille me touchait, et je n'avais plus du tout envie de me montrer méprisante envers elle. Le soir venu, je regrettais que la journée soit passée si vite et, même s'il n'y avait pas de réelle interaction entre elle et moi, l'entendre parler me faisait du bien.

—Ça me fait terriblement mal de penser que mon papa ne veut plus de cette vie, cette vie qui m'inclut certainement moi. Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? Ma tête ne veut pas que je pense à ça. Elle se bloque, et soudain j'ai l'impression qu'elle va exploser, ce n'est qu'une question de temps, mais il faut que je continue, je dois me forcer, je dois y penser. J'ai peur de tomber si bas dans un tunnel sans fin si je me rends compte, mais je ne peux pas fuir éternellement, et maintenant je ne peux plus faire semblant. Parce qu'alors, quand est-ce que la douleur partira ?

« Certains ont peur de la mort. D'autres de la vie. Plus que de la peur, c'est une profonde souffrance qui s'installe, un épuisement, puis le désespoir, le noir absolu. Ceux-là ne sont plus qu'arbres morts au troncs creux, remplis de vermine. Pris au piège, sans issue. Pourtant, au dehors, attendent leurs

proches, leurs amis, avec des fleurs et des cadeaux. Mais ils ne semblent pas les voir, sûrement trop terrorisés par la - leur ? - vie pour voir les beautés qui les entourent. Cependant certains essayent tout de même de creuser dans l'écorce pour retrouver la lumière ; c'est le cas de mon papa. Mais creuser est épuisant, éprouvant. Cela demande du temps, que l'on ne consacre pas à ses proches ni à soi. Cela demande de la volonté et de la détermination, que l'on a perdues avec l'envie de vivre et tout le reste.

C'est peut-être qu'il ne m'aime plus. M'a-t-il jamais aimée ? Ou ai-je fait quelque chose de mal ? Je ne suis peut-être pas assez bien pour qu'il veuille rester avec moi, et je ne peux pas m'empêcher de me sentir abandonnée. Je sais bien qu'il essaie de trouver des solutions, qu'il fait de son mieux, mais finalement, est-ce vraiment pour moi ? Pourquoi fait-il tout ça ? »

J'aurais aimé la rassurer, la consoler. Lui dire que parfois, les adultes tombent bien bas et ce n'est la faute de personne. Que bien sûr que son père l'aime, car sinon pourquoi resterait-il, pourquoi se battrait-il ? Quand elle parlait de tout ça, j'aurais voulu lui dire : « Tu es sa raison de vivre, ma belle. Ne te pose pas toutes ces questions. Il t'aime plus que tout au monde, tu es la plus belle chose qui lui soit arrivée. Alors, surtout, ne sois pas triste, et n'aie pas peur. Il va rester, car il le veut. Oui, tu le rends heureux ». Mais si elle avait voulu entendre ça, elle aurait choisi quelqu'un d'autre pour se confier, quelqu'un qui aurait su l'entendre et lui répondre. Elle m'avait choisie moi, parce que, plus qu'une écoute, elle cherchait le réconfort de savoir que quelqu'un était assis là, à côté d'elle pendant qu'elle parlait, et la soutenait en silence par sa présence. Pourtant, je crois qu'à présent elle se doutait que je l'entendais, que je la comprenais. Inconsciemment peut-être, mais elle le savait. Elle avait juste besoin de croire à mon petit jeu encore un peu, juste le temps de finir de se libérer de son fardeau qui l'alourdissait et la fanait. Ensuite, elle serait prête à m'entendre, à m'écouter. Elle serait prête à se relever, lentement peut-être car il faut du temps pour se reconstruire. Elle serait prête à comprendre alors que pour continuer à vivre, elle devrait parler à son papa.

-J'aimerais connaître mon papa d'avant, mon *vrai* papa. Était-il rieur, aventurier, avide de vivre ? Quels étaient ses idées, ses rêves, pourquoi se battait-il ? Et surtout, m'aimait-il ? Les pensées du suicide ont formé une épaisse carapace autour de lui, ont retiré l'éclat qu'il dégageait. Qui est-il réellement ? Que cache-t-il, là-dessous ? J'ai l'impression que la réponse est dans mon passé. Je m'en veux de ne pas avoir gardé de souvenirs de quand il était encore lui. Je voudrais ramener du passé mon papa jeune, souriant, ne fût-ce que pour lui parler un instant. Ce papa qui savait encore m'aimer, avec qui j'aurais tant partagé. Cet homme que j'aurais pu connaître tellement mieux. C'est un peu comme s'il était mort avant que j'aie eu le temps de le connaître. Mais il n'est pas mort, vous voyez ? Il est juste... Tombé très bas. C'est ça, qui est difficile : je ne sais pas s'il reviendra un jour donc je dois rester là, à attendre au cas où, coincée dans ma tristesse et le deuil qui ne se fait pas.

« Il m'a dit un jour que, quand il sentait qu'il risquait de passer à l'acte, il pensait à moi et à mes frères. Qu'il ne voulait pas ça pour ses enfants, qu'il voulait être présent en tant que père. Je... C'est très dur pour moi. Je me sens responsable de sa propre vie, de toute la souffrance qu'il s'inflige en restant en vie. J'ai l'impression d'être un fardeau, un poids qui le tire vers le bas alors qu'il voudrait s'élever au ciel et quitter son corps pour enfin être libéré de la vie. Et puis, si un jour, je me disputais trop fort avec lui, et qu'il se disait que je serais finalement beaucoup mieux sans lui ? Je ne serais plus responsable de sa vie mais alors de sa mort. Je ne sais pas tellement ce que je préfère.

Et puis, je trouve ça triste qu'il reste pour quelqu'un d'autre que pour lui. Alors qu'il y a tellement de raisons de rester pour soi ! Les projets, les découvertes, les voyages, les petits moments joyeux ! La

vie, qui est si belle quand on le voit ! C'est peut-être ça. Peut-être que, quand on a des idées noires, si noires, c'est terrible à un tel point qu'on ne voit plus rien en dehors des problèmes et de la peur, que cela efface tout le reste. Peut-être que c'est juste quelque chose de plus qui m'échappe... »

Depuis cette dernière « conversation » je ne l'ai plus revue. Cela va bientôt faire deux semaines. Au début, je ne m'inquiétais pas : à cet âge-là on a des amis, des devoirs et des tas d'occupations plus palpitantes que de venir surveiller une petite vieille toute desséchée.

Mais là je commence franchement à m'inquiéter, car je suis sûre que si elle avait eu de simples empêchements elle serait venue me trouver pour me prévenir qu'elle ne viendrait pas. Oui, c'est certainement quelque chose de grave. Bon... Il faut la trouver, maintenant... Où m'a-t-elle dit qu'elle habitait ? Dans le quartier si je me souviens bien.

–Bonjour, Madame, je peux vous aider ?

–Oh, bonjour. Je cherche le domicile d'une certaine Louise Dewaere, habiterait-elle par hasard dans cette rue ?

–Oui, bien sûr, c'est ma fille ! Qui êtes-vous si cela n'est pas indiscret ?

–Caroline, c'est donc toi ? Tu as bien changé ! Je suis Marion, la tante de ta maman !

–Oh, Madame Marion ! Mais... Vous savez... ? Enfin bref... Cela fait si longtemps ! Comment allez-vous ? Vous tombez bien, vous savez, elle ne va pas bien du tout. Elle reste clouée au lit et pourtant elle ne fait pas de fièvre, je commence sérieusement à m'inquiéter. Entrez, entrez, je vais vous amener à sa chambre.

Eh bien, elle n'a pas l'air en très bonne santé effectivement. Mais pour moi la souffrance n'est pas physique...

–Bonjour, Louise.

Elle relève la tête et me sourit faiblement. Sourire fatigué mais néanmoins sincère. Caroline nous laisse seules toutes les deux et je m'assieds au bord de son lit.

–Ce n'est pas bien de ne plus sortir de chez soi, tu sais.

–Vous le faites bien, vous. Pourquoi ne le pourrais-je pas, moi aussi ?

–Il ne faut pas suivre mon exemple. Non, non, c'est très mal.

Elle hausse alors les épaules :

–Je n'avais plus envie de me lever. C'est trop difficile, de vivre.

–Pourtant, ton papa se bat, lui.

–Vous savez, ce n'est pas toujours le cas. Parfois il va mieux, puis il replonge... Ce n'est pas facile de tenir le coup quand quelqu'un comme ça vit avec vous. Ça ne donne qu'une envie, laisser tomber. Cesser de lutter. C'est ce que j'ai fait, j'ai arrêté d'être forte. Qu'y a-t-il de mal à ça ? Ça va lui arriver un jour à lui aussi.

–Et c’est pour ça que je suis là. Quand ce jour arrivera, c’est sur toi que ton papa pourra compter. Mais pour ça il faut que tu te lèves et que tu ailles lui parler.

–Je n’ai pas envie de sortir d’ici...

–J’ai bien quitté ma grotte pour venir te voir ! Comme quoi, avec un peu de bonne volonté...

–Bon, imaginons que j’y vais. Que pourrais-je lui dire ?

–Que voudrais-tu lui dire ?

–Eh bien... Je voudrais pouvoir lui dire que je suis là, qu’il faut qu’il reste lui aussi, et que j’ai besoin de lui, en bonne santé. Que j’ai besoin qu’il soit heureux pour l’être, moi aussi. Je voudrais tant faire son bonheur, mais serai-je jamais assez bien pour qu’il veuille rester auprès de moi ? Et puis, comment lui dirais-je ? M’entendrait-il, seulement ? Il est loin, tellement loin. Il ne sait plus où il est et bientôt je le perdrai de vue moi aussi, bientôt il disparaîtra à jamais et je serai seule, perdue, abandonnée par mon propre père, délaissée par la vie. Tout ça parce que je n’ai pas été à la hauteur. Je n’ai pas su le rendre heureux, et c’est là que tout a commencé.

–Je pense que tu sais beaucoup plus de choses que tu ne le crois et que tu es également capable d’accomplir beaucoup plus que tu ne peux l’imaginer. Tu as les réponses, Louise. Tu les as en toi. Écoute-toi, fais-toi confiance, et le reste suivra.

« Allez, vas-y. Je suis avec toi. Ne l’oublie jamais, tu n’es pas seule. Nous sommes là, derrière toi, tout près, et nous te soutenons. Maintenant, va, accomplis ta destinée, comme ils le disent si bien. Fais ce que tu as à faire, et quand ce sera fait, je serai là. Je serai toujours à tes côtés, ne l’oublie pas. »

Je vais partir quelques jours en voyage avec lui. Qui sait, peut-être que je retrouverai mon papa, celui qui sommeille quelque part au fond de lui. Peut-être va-t-on se retrouver, lui et moi. J’ai confiance en l’avenir et je sens que le renouveau approche. Dans son cœur, au milieu des cendres, sommeille une petite flamme survivante, faible mais bien là, petite mais tenace, qui n’attend que de reprendre le dessus et d’éclairer à nouveau un corps plein de vie, de réchauffer les cœurs. J’ai confiance en l’avenir et je tiendrai, jusqu’au bout, je me battrai et je ne laisserai pas tomber, parce que j’ai besoin de lui et lui a besoin de moi. Je me battrai jusqu’à la victoire car, malgré la douleur, malgré le noir et le froid, perdure une petite lueur qui ne s’éteint pas et veut continuer de croire qu’un jour, le blizzard se lèvera et fera place au plus beau des soleils ; cette lueur est l’espoir.